

MARGUERITE CASTILLON DU PERRON

Le sang du Roi

Théâtre

Préface de Jean-Laurent Cochet

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE



LE SANG DU ROI

Du même auteur

La princesse Mathilde, Paris, Amiot-Dumont, 1953.

Enfants royaux aujourd'hui (en collaboration), Paris, Plon, 1953.

Laure (roman), Paris, Amiot-Dumont, 1956.

Dictionnaire du snobisme (en collaboration), Paris, Plon, 1958.

Louis-Philippe et la révolution française, Paris, Librairie académique Perrin, 1963, 2 vol., Grand prix du cercle de l'Union, 1964. Édition définitive : Pygmalion, Paris, 1984.

Vivre en Chine, récit de voyage, Paris, Desclée de Brouwer, 1968.

Le garagiste d'Aubusson (pièce de théâtre), Paris, ORTF, 1969.

Le Coma (roman), Paris, Plon, 1973.

Charles de Foucauld, Paris, Grasset, 1982, Prix Chateaubriand du rayonnement français, 1983.

Montalembert et l'Europe de son temps, Paris, François-Xavier de Guibert, 2009, Prix Combourg Chateaubriand 2010.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PHILIPPE – Parce que je sombre avec eux. Ose le dire puisque tu le penses et répète-moi, sous couleur de me confesser, les sornettes que l'on me débite depuis des mois. Que j'ai été trop loin, que je n'aurais pas dû voter la mort du Roi mon cousin, que j'aurais dû me retirer de la Convention, m'abstenir de paraître, aller prendre le vert en province, ou mieux, me faire bannir et fuir aux Amériques. Mais, monsieur l'abbé, la partie n'est pas jouée et si Robespierre a juré ma perte, d'autres le guettent pour l'abattre. En ce moment même, il crève de terreur et il est tapi comme un rat derrière sa porte. Il suffit d'un rien, d'un coup de revolver ou d'un coup de vent, pour que tout son échafaudage s'écroule et que son complot se retourne contre lui. Car l'on m'aime à Paris, vois-tu gredin ! Car c'est le peuple qui me souhaitait pour roi, et c'est moi, seulement moi, qui ne l'ai pas voulu. Sors, vas dans la rue, interroge les passants. Il n'en est pas un qui veuille ma mort. Ils ignorent encore cet infâme jugement et la trahison dont je suis victime. On se garde bien de les en avertir. Tu entendrais alors sonner les cloches de Saint-Eustache et, tous, armés de piques, de fourches et de coutelas, se précipiteraient sur cette prison pour m'en sortir. Ah ! L'ignoble tribunal ! Ils le broieront ! Une nouvelle Saint-Barthélemy s'annonce. Ils s'apprêtent. Ils vont arriver. Ce forfait n'aura pas lieu et ces scélérats seront réduits en cendre.

L'ABBÉ – Les gens se terrent Monseigneur. Il n'y a plus une voiture en ville. J'ai fait tout le trajet à pied, sans rencontrer âme qui vive.

PHILIPPE – Tu es encore là ! Tu prétends demeurer ! N'astu pas compris que je ne suis pas coupable, qu'on va me relâcher d'une minute à l'autre ! Ils sont corrompus jusqu'à la moelle, mais ils ne sont pas fous ! Ils ont juré ma perte, mais pas la leur.

Ils délibèrent. Ils savent que ma disparition les anéantirait. Allez, appelle ces sbires et décampe ! Ta face m'écoeure, et je veux être seul pour accueillir ces traîtres quand ils se montreront.

L'ABBÉ – Je le voudrais Monseigneur, que je ne pourrais m'en aller, je suis enfermé avec vous.

PHILIPPE – Tu le penses donc toi, que je vais mourir ? *Il va à lui et le secoue avec une fureur accrue.* Parle, parle donc, espèce de jean-foutre, et dis-moi ta vérité, même si ce n'est que la tienne !

L'ABBÉ – Vous la savez comme moi Monseigneur ! Aviezvous donc tant d'espoir ?

PHILIPPE – *Avec rage.* Quand ils m'ont arrêté en avril, il ne s'agissait que d'une mesure de sécurité destinée à me mettre à l'abri. C'est un meurtre. Il n'y a rien que l'on puisse me reprocher. Rien. Je n'ai pas commis un seul des actes que l'on m'impute. Je me suis sacrifié. Je me suis ruiné par pur patriotisme. La liberté que réclamaient les Français, c'est à moi qu'ils la doivent. J'ai eu seul et prince de sang, le courage de m'élever contre les abus et les privilèges de l'ancienne monarchie. Le premier, j'ai renoncé à mes titres et prérogatives. Je me suis dépouillé, ruiné pour donner l'exemple à la noblesse. Mieux encore, j'ai œuvré pour instruire mes concitoyens. Je n'ai pas hésité à leur faire connaître mes opinions et à en donner la raison. Je les ai reçus, enhardis, soutenus, tous jusqu'au plus petit. Je les ai traités en égaux et non en sujets, en hommes et en semblables. J'ai ouvert les mains et j'ai distribué mes largesses. Marat, lui-même, cet enragé, ce buveur de sang, n'a eu l'audace

de me renier ! On l'a lâchement assassiné. Ce sont ses amis, va, qui me sauveront et qui vont les confondre tous. Tiens ! Entends ! Un bruit de pas ! À moins que ce ne soit Gamache, mon fidèle serviteur !

L'ABBÉ – *Allant vers la caisse où gisent quelques bouteilles, en ouvre une et lui sert à boire.* Gamache a été mis dans un cachot au secret, mais le concierge, un certain monsieur Lebauld, m'a fait passer votre vin de champagne.

PHILIPPE – *Vidant le verre d'un trait et le tendant à nouveau.* Donne-m'en d'autre et encore d'autre. Ah qu'il est bon ! Une conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la république. Moi, je l'ai créée la république ! Et qu'ils crèvent tous le ventre en l'air ! Tu as entendu l'acte d'accusation. Tu étais dans la salle. Tu as vu leurs mines défaites, leurs visages grotesques et faussement impassibles. Et leur président, ce marquis Antonnelle, que j'ai accoutumé à me rendre visite au Palais-Royal. Tenez l'abbé, buvez un coup ! Il ne sera pas dit que nous ne trinquerons pas ensemble. Tu es sans doute une canaille, mais pas pire que celui-là, un chacal qui fuyait mon regard et qui hier encore venait souper à ma table. Et tu dis que je vais mourir, livré, par lui et ses complices ! Tu dis faux, Judas, et tu espères avec moi. Es-tu prêtre oui ou non ? Si tu l'es tu ne peux souhaiter la mort d'un innocent... innocent, innocent...

L'ABBÉ – *Qui a refusé de boire, le regarde et se tait obstinément.* Notre Roi Louis XVI était innocent, notre Reine Marie-Antoinette aussi.

PHILIPPE – *Se ressert à boire et jette l'abbé sur la caisse avec violence.* C'est bon, le ratichon ! Bois morbleu ! Bois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de sa sagesse et de son esprit.

AGNÈS – *Disparaissant.* L'avenir, je n'y songe jamais. Je ne songe qu'à lui... Je ne songe à rien...

GRACE – *À Laclos, maintenant seul qui s'avance vers elle.* Je n'en ai pas fini, et je n'écouterai pas votre charabia ! Savez-vous ce que Mirabeau a déclaré ce matin ? – « Ce jean-foutre ne vaut pas la peine qu'on s'est donnée pour lui. » – Et vous dites que vous ne cherchiez pas à détrôner votre souverain !

PHILIPPE – Grace n'aimait que les rois et les princes. Elle ne supportait pas que la canaille s'enthousiasmât pour moi au Club des cordeliers. Eh bien moi, j'en reste fier !

LACLOS – *Avec nonchalance.* Je crains madame, que vous ne soyez bien mal informée. Et de plus... hors d'état d'entendre raison.

GRACE – C'est vous qui avez commandé et fait distribuer au nom de Monseigneur, les dix mille piques dont étaient armés les émeutiers à Versailles. C'est vous, qui l'avez empêché de bondir auprès de Louis XVI afin de protéger la Reine et le dauphin, quand ces vauriens et ces poissardes ont fracassé les appartements royaux. Hélas, messieurs de Miomandre et de Varicourt, qui sont morts en lui faisant un rempart de leur propre corps, ont pris la place qu'il eût dû convoiter.

PHILIPPE – Tout ce qu'on raconte sur moi est faux, entièrement faux ! Je n'avais donné aucune permission à Laclos. Et pourquoi me serais-je précipité à Versailles dès le début de l'émeute ? Ne m'y suis-je pas rendu aussitôt que j'ai été averti

des événements ! Grace et moi, n'avions-nous pas dîné ensemble la veille de ceux-ci ? Ne croyait-elle pas tout péril conjuré grâce à La Fayette ?... *Un silence...* Et quand bien même Laclos aurait-il intrigué sans que je le sache, n'étais-je point toujours mon maître ?

LACLOS – Monseigneur appréciera madame, le peu de crédit que vous accordez à son honneur ! Pour moi, qui ne suis que l'un des rouages qu'il utilise en vue de ses nobles tâches, je m'avoue moins instruit.

GRACE – Vous mentez. Vous étiez au courant de tout. Vous êtes heureux de savoir vos souverains humiliés. Vous oubliez que c'est votre pays qui l'est avec eux. Oui, j'aime la France et j'aime Marie-Antoinette ! Oui, je suis une orgueilleuse Écossaise, et le sang des Stuart martyrs coule en mes veines. Quels que soient mes vices, et même si vous me prenez pour une espionne, il me reste la foi. Je sais moi, ce qu'est un roi et que ce n'est pas un homme comme les autres !

LACLOS – Qui vous contredirait madame ? Encore faut-il qu'un roi se comporte en roi ! Vous découvrirez, je l'espère, quand vous serez moins agitée, l'inanité de vos soupçons... Monseigneur s'est borné à se montrer prudent. Nous sommes plus d'un à nous en louer, et à bénir une réserve qui lui garde intact son prestige.

GRACE – Le fourbe ! Il ment encore ! Monseigneur n'était, certes, pas où il devait être, mais il n'a cessé d'être présent dans les coulisses et vous ne cessiez de le pousser à l'action. Il n'est pas resté au Palais-Royal... Il allait et venait sans cesse entre Paris et Versailles... On l'a vu donner à boire aux émeutiers...

On l'a vu circuler sur la place d'Armes, badine à la main, au milieu de la foule en furie qui de lui n'attendait qu'un mot, qu'un geste pour se calmer. Et il souriait même, m'a-t-on dit...

LACLOS – On vous a mal dit... Faut-il encore vous le répéter : Monseigneur a fait l'impossible pour secourir leurs majestés ! N'avez-vous pas écouté madame de Buffon ? La Reine a refusé son bras et l'a traité comme un gueux.

GRACE – Trop tard. Il y est allé trop tard, quand tout était consommé... Ah, comme nous sommes loin de ce temps si proche où il s'était réconcilié avec elle... Il avait décidé de vivre à petit bruit au milieu de ses amis préférés et des femmes de sa société. Et qui donc, monsieur, l'a ainsi changé !

PHILIPPE – Soit, je souriais en songeant à la Reine ! Soit, j'éprouvais de la satisfaction à voir mortifié son stupide orgueil autrichien. Et je souriais plus encore à la veille de ce départ. Elle qui abhorrait les Anglais et mon « anglomanie », contrainte à m'accorder cette ambassade et à m'être reconnaissante de l'accepter... N'allais-je pas débrouiller des affaires qu'elle avait embrouillées à plaisir ? Ne pouvais-je jouir de l'exquise vengeance d'être indispensable ? La vengeance, ah oui... mais la trahison jamais !

L'ABBÉ LOTHRINGER – L'histoire aura peine à retenir semblable défense !

LACLOS – *Sarcastique.* Est-ce envers vous que Monseigneur aurait changé, et vous inquiétez-vous de savoir quelque peu diminué votre ascendant ? Et quand cela serait, serait-ce un tel malheur ? *Plus bas.* On a toujours tort d'insister... On fatigue...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

souhaite bien du plaisir. Eh, monsieur le curé, faites pas cette tête d'enterrement ! Il finira bien par vous prendre un petit signe de croix.

LE SECOND GENDARME – On reviendra dès que vous serez quittes. Vous n'aurez qu'à taper sur le guichet.

LE PREMIER GENDARME – *S'adressant à l'abbé.* Quand même. Quel sacré métier de guignol ! Venir décrotter une saloperie pareille !

LE SECOND GENDARME – Ça y a servi à quoi, hein, de voter la mort du Roi ? Y se serait tenu tranquille qu'à cette heure y serait toujours à se promener ! Ah, c'est beau d'être riche !

SCÈNE VI

PHILIPPE, ROMAIN, GRACE ELLIOTT, L'ABBÉ LOTHRINGER.

Les deux gendarmes ont refermé le guichet. L'abbé Lothringer et l'ivrogne restent dans l'ombre. La lumière se projette sur Philippe qui se parle à lui-même, toujours assis.

PHILIPPE – La mort du Roi ! Les gueux !... Hélas ! Les événements ont donné raison à Laclos *Il donne un coup de poing sur la table, fait tomber son verre par terre et le ramasse tout en continuant.* Eh bien oui, je l'ai votée la mort du Roi ! Eh quoi, n'était-elle pas inéluctable ? *Il étouffe un ricanement désespéré et regarde le guichet où les municipaux viennent de disparaître.* Un instant j'ai cru... Une dernière chance... Danton aurait bravé les Enragés, soulevé en ma faveur le Comité de salut public... Mais non : folie d'espérer. Il se terre. Laclos en sait trop et parlerait. Ma tête garantit la sienne... Mes fils en réchapperont. Pour eux je suis descendu au fond du gouffre. Mon vote les a sauvés. Quel courage il m'a fallu ! Cette solitude... Personne n'a compris, personne sauf Agnès... Pauvres petits. Comme ils seront malheureux ! Chartres les retrouvera-t-il ? Où ? Quand ?

Agnès ! Oh Agnès ! Elle croyait la chose impossible... Le même sort que le Roi... De quoi me repentirais-je ? Voter quoi, voter comment ? N'est-ce pas lui le criminel ?.. N'est-ce pas lui qui a trahi ?... Moi ! Moi ! Quand mes amis apprendront cette iniquité. *Il jette un regard égaré autour de lui, puis se prend la*

tête dans les mains. Le silence, tant de silence... Tous disparus, même Romain. Ah, je l'ai blessé les derniers jours. Pourquoi aussi s'obstinait-il ? Me convertir. Me consoler avec des pieusetés. Il m'a vu perdu quand je lui ai jeté à la figure le livre d'heures du duc de Penthièvre. M'apporter les œuvres de Catherine de Sienne, une théologienne, une papiste... Et mon beau-père me l'aurait légué en mourant ! Ultime bigoterie de vieillard empaillé pour m'émouvoir !... Mes prétendus péchés ! De quoi m'accuse-rais-je ? Il n'y a pas de vérité et s'il fallait recommencer... Ah, pouvais-je agir autrement ?

Grace aussi voyait le châtiment. Elle me suppliait. Elle m'implorait. Ses imprécations. Son désespoir. Et qu'avaient-ils à pleurer ensemble, à me regarder comme un réprouvé ? *Il se lève, va d'un mur à l'autre et s'y cogne avec fureur. J'interdis qu'on se mêle de mes affaires. Je ne veux pas qu'on me rappelle ce que je veux oublier. Ah, la garce, comme elle m'aimait !*

Le cachot disparaît complètement. On découvre Grace Elliott et Romain au Palais-Royal dans les petits appartements du prince le 15 mars 1793. La pièce est en désordre, d'un luxe sale. On doit se sentir dans un capharnaüm désolé où la poussière s'accumule et d'où la vie et l'harmonie ont disparu en attendant de quelque déménagement ; une impression de provisoire et de hâte. Romain achève de ramasser les pages d'un livre déchiqueté auprès de Grace assise sur l'avant d'une bergère. Grace se tamponne les yeux. On comprend qu'elle pleure ainsi que Romain et que tous deux viennent d'échanger leurs confidences. Pénètre alors cette fois Philippe, autrement vêtu qui, envahi par ses souvenirs, hanté, est transporté dans son passé.

ROMAIN – *S'incline avec déférence.* Madame sait que je lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

GRACE – *Durcie*. Me demander cela ! À moi ?

PHILIPPE – Eh, Morbleu ! À qui d'autre ?

GRACE – Vos fils pour lesquels l'on se montre si bonne et auxquels on tient lieu de mère ?

PHILIPPE – Vous ignorez, donc ?

GRACE – Quoi, encore ?

PHILIPPE – Chartres a osé... après ces événements... Il m'a adressé une lettre inadmissible... J'ai dû

GRACE – *Avec douceur*. Vous êtes-vous brouillé avec lui, ou êtes-vous simplement obligé à feindre de l'être ?

PHILIPPE – Songez qu'il m'adjurait d'aller le retrouver et qu'il insultait la Convention !

GRACE – La Convention ou la Commune ?

PHILIPPE – C'est tout un, aujourd'hui. Dumouriez lui a tourné la tête et il court auprès de lui les plus grands risques. Vous savez comme moi de quoi le général est capable, et s'il passait à l'Autriche...

GRACE – *Lui coupant la parole*. Il y passera, je l'espère.

PHILIPPE – Si une telle action se produisait... *Il la regarde avec angoisse*. Vous y croyez, vous ? *Elle acquiesce*. *Il donne alors un coup de poing sur la table*. Mais c'est alors que nous serions perdus ! Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?

Chartres trahissant, Montpensier l'imiterait, qui sait ? *Grace se tait toujours.* Mais parlez enfin !

GRACE – Vous verrez... On vous apporterait comme à la Reine, des repas fort soignés.

L'ombre se fait, puis l'obscurité. Renaît alors, peu à peu, un faible jour et l'on retrouve Philippe dans le cachot, effondré sur sa chaise, vêtu comme à son arrivée et tournant machinalement entre ses mains son verre de champagne. Un temps se passe. Il paraît accablé et réfléchit. On entend la respiration comateuse de l'ivrogne dont on distingue le corps sous une couverture brunâtre. L'abbé Lothringer se tient silencieux dans une attitude d'humilité. Philippe, lentement, le cherche du regard. Il le trouve et fixe comme en sortant d'un cauchemar sa cordelière à laquelle pend un chapelet à gros grains. Il se décide alors, se lève et pesamment, avec une espèce d'indécision mêlée de morgue, s'ébranle dans sa direction. On doit sentir qu'il attend de l'abbé un geste. Comme celui-ci demeure inerte et muet, il s'en approche presque à regret, le saisit au collet et le soulevant quasiment malgré lui, le traîne sur le devant de la scène.

Toujours en silence, il le dévisage sans aménité. Puis à la fin, d'une voix ferme qui contient à la fois un appel et un ordre, il lui déclare :

PHILIPPE – Venez ici l'abbé !

ACTE DEUXIÈME

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PHILIPPE – Quoi ! Ce petit accroc entre le *Solitaire* et le *Terpsichore* quand j'étais à Cadix. Il ne t'en a coûté qu'une bagatelle.

LOUIS XVI – Deux mille six cent cinquante-quatre livres, exactement.

PHILIPPE – Toujours tes comptes d'apothicaire.

LOUIS XVI – Ce sont ceux de mon peuple.

PHILIPPE – Au lieu de châtier mon ignorance, tu eusses dû dépenser cent fois cette somme pour me permettre d'apprendre mon métier de marin. Tu gérais la France comme une épicerie. Tu additionnais le prix des chandelles et tu contrôlais le poids des paniers de fraises qu'on apportait à Versailles, tandis que ton État faisait banqueroute et que ta femme achevait par ses caprices de vider le trésor. Outre cela...

LOUIS XVI – *L'interrompant.* Maîtrise-toi. Tu t'égares.

PHILIPPE – Et pourquoi me gênerais-je ? Tu prétends que je t'ai appelé. Eh bien, profitons-en ! Donne-la-moi enfin, cette audience que tu m'as toujours refusée. Ai-je assez cherché à te rencontrer ! Eh bien oui, allons-y, entrons dans le vif du sujet ! Tu n'as plus ni courtisans, ni gueux variés pour m'insulter ou me cracher au visage comme la dernière fois que je t'ai vu. *Louis esquisse un léger mouvement.* Ah, je te dérange, enfin ! Tu es inquiet, tu crains la vérité qui va sortir par ma bouche comme une fiente. Je vais crever tout à l'heure. Je vais crever, mais je m'en fous pour l'instant et je vais le faire durer, ce cauchemar. Et tu vas voir comme j'ai peur. *Il se lève, alors, menaçant.* J'ai

peur, jusqu'à te cracher au visage à mon tour. J'ai peur jusqu'à te hurler que je me réjouis que ta Reine soit montée, elle aussi, sur l'échafaud. Elle t'a méprisé, trahi, elle n'a jamais eu la moindre considération pour toi ni pour la France. Et toi, tu n'as eu que ce que tu mérites. Tu n'as été qu'un paltoquet, qu'un rustre impuissant manipulé par des incapables et des intrigants.

LOUIS XVI – *Impavide*. Te sens-tu mieux, maintenant ?

PHILIPPE – Je ne fais que commencer, colonel des Troupes légères, l'engageante promotion ! Mon cul ! Pour elle, je n'étais que « le colonel des têtes légères », un grotesque, qu'elle a empêché de prendre son commandement de Bretagne. Elle, ta « tête-à-vent ». Ah non ! Ne darde pas sur moi ce regard ! Oui ou non, n'est-ce pas ton jocrisse de beau-frère, ton Joseph d'empereur d'Autriche qui l'a décochée, le premier, cette flèche-là ? Est-ce qu'il n'a pas été atterré par sa frivolité, quand il est venu vous rendre visite ? Ta Reine ! Un moulin paré de plumes et de diamants, battant des ailes à sens et à contresens. Et toi, qui lui courais au train comme un portefaix, incapable de réagir, incapable d'imposer ta loi. Allons, que dis-tu ? Qu'as-tu à répliquer à cela ?

LOUIS XVI – Tu n'as pas encore craché.

PHILIPPE – Tu m'entends ! Tu m'entends donc !

LOUIS XVI – Je t'écoute.

PHILIPPE – Mets-toi en colère, réponds quelque chose, alors.

LOUIS XVI – J'ai peine pour toi.

PHILIPPE – Ah, c’est cela ! Tu fuis les explications, n’est-ce pas ? Tu vas déguerpir dans cette fumée blanche, avant que j’aie pu vider mon sac !

LOUIS XVI – Cela ne dépend pas de moi.

PHILIPPE – Et pourquoi, morbleu ? J’ai bien l’intention de rester. Je t’ai dit que j’irais jusqu’au bout. Parce que c’est toi, peut-être, qui attends que je me rende. Parce que c’est toi l’offensé, parce que tu voudrais que je me crois infâme et que je me renie. Eh bien n’y compte pas. Je ne serai pas félon envers moi-même. Je ne regrette rien. Si j’avais à nouveau à voter, je voterais comme je l’ai fait.

LOUIS XVI – En es-tu bien certain ?

PHILIPPE – *Baissant la voix et se parlant presque à lui-même.* Je pensais à toi. Je ne t’appelais pas.

LOUIS XVI – C’est bien ce que je disais.

PHILIPPE – Tes feintes ne m’impressionnent pas. Je te tiens. Je ne me réveillerai pas. Non, je n’ouvrirai pas les yeux tant que tu ne m’auras pas rendu justice. Et le mariage de mon Adélaïde avec Angoulême ! Qui l’a refusé, alors que les fiançailles étaient officielles ? Et les voyages que je voulais entreprendre, nécessaires au prestige du royaume ? L’Égypte, la Turquie et l’Angleterre ! Tu m’as tout inter-dit, tout retiré, pour me condamner à brouter autour de mon piquet. Et tout cela à cause d’elle. Et tu souhaiterais que j’aie te pardonner ! Et qui donc, à ma place, ne serait devenu enragé ?

LOUIS XVI – Il y a longtemps que je t’ai pardonné.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'ABBÉ – Qu'y a-t-il ?

PHILIPPE – *Réalise que l'abbé n'a, en effet, ni entendu, ni vu. Je parlais n'est-il pas vrai ? Vous n'allez pas me dire... Il s'arrête devant l'air inquiet de l'abbé...* mais, vous avez raison, c'est cela, je réfléchissais, je réfléchissais comme vous me l'aviez demandé. *Un silence.* Est-ce qu'il y a longtemps que je réfléchis ?

L'ABBÉ – Je ne sais. Quelques minutes.

PHILIPPE – Monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ – Oui Monseigneur !

PHILIPPE – Vous avez toujours eu la foi ?

L'ABBÉ – J'ai eu cette faveur.

PHILIPPE – Vous n'avez jamais douté ?

L'ABBÉ – Dans une vie humaine, il est des moments... on en ressort affermi.

PHILIPPE – Jurez-le moi ! Jurez-moi de me dire la vérité. Vous êtes sûr, absolument sûr, que Dieu existe ?

L'ABBÉ – Je n'ai pas besoin de jurer, je le sais. *Un silence.* Je vous le promets.

PHILIPPE – Et vous n'avez vraiment rien entendu ?

L'ABBÉ – Vous vous êtes levé, il y a eu le bruit de la chaise.

PHILIPPE – Si Dieu existe, il peut arriver n'importe quoi...
Et vous, vous ne le sauriez pas ?

L'ABBÉ – Certainement.

PHILIPPE – Pourquoi pas avant ? Pourquoi pas plus tôt ?

L'ABBÉ – Vous préoccupez-vous de lui ?

PHILIPPE – Monsieur l'abbé, je veux me confesser. *Le prêtre s'ébranle, tandis qu'il se met à genoux.* Ce n'est pas moi qui suis allé à Dieu... mon père : je haïssais le Roi... Mais lui, lui, il m'aimait. Il m'aimait comme un frère.

L'ABBÉ – *Se dirige vers la chaise et s'assied. Il fait le signe de croix en même temps que Philippe. Puis, comme Philippe murmure : confiteor deo omnipotenti, de telle sorte qu'on entende le mot deo.* Non, c'est inutile.

PHILIPPE – Je veux tout recommencer. Je veux tout confesser... Aidez-moi, je vous en prie... Je suis perdu !

L'ABBÉ – Reconnaissez-le pour votre Père et votre créateur. Jetez-vous dans ses bras. C'est lui qui fera le reste.

PHILIPPE – Mes Pâques ! Je n'en ai pas idée. Il y a si longtemps. Cela remonte à mon mariage. Avant tout, ce dont je m'accuse, c'est pour le Roi. J'étais content qu'il mourût Mais vous ne voulez pas que je parle de cela en premier lieu. Que dois-je dire d'abord ? *Un silence.* J'ai tout fait...

L'ABBÉ – Vous avez tourné votre visage vers Dieu et l'appeliez. Il n'attendait que ce geste pour vous pardonner.

PHILIPPE – Comprenez-moi, mon père, je ne croyais pas en lui. Je le blasphémiais. J'étais certain d'avoir raison.

L'ABBÉ – Vous méconnaissiez ses prévenances. Il ne vous quittait pas. Il s'attachait à vos pas. Où que vous soyez allé, Il était avec vous. Ne le craignez pas. Il connaît tout de vous. Ne regardez plus que lui et montrez-lui vos plaies.

PHILIPPE – Mes péchés sont si nombreux, si graves... Devrai-je entrer dans les détails ? Vous ne pourrez le supporter...

L'ABBÉ – Je ne suis que son instrument. Il est la bonté suprême. Abandonnez-vous à sa miséricorde avec simplicité.

PHILIPPE – Un tel abîme me sépare de lui.

L'ABBÉ – L'aveu de vos fautes va vous délivrer. Le mépris de son honneur et de sa gloire était à l'origine de cette rupture. Vous l'aviez renié. Vous n'étiez pas heureux.

PHILIPPE – J'éprouvais de tels dégoûts. Dans le secret, je me désespérais. Je me bouchais les oreilles pour ne pas m'interroger ; je ne voulais pas sortir de l'incrédulité, ni encourir de châtement. Ainsi par dépravation, j'augmentais...

Au fur et à mesure que ces paroles sont prononcées, les voix s'éteignent, le temps s'immobilise et la durée s'installe tandis que la confession se poursuit, inaudible pour le spectateur, puis peu à peu, dans un murmure, le son revient.

L'ABBÉ – ... votre contrition et votre repentir. Ne soyez pas accablé. Votre alliance avec Dieu va être restaurée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les gendarmes referment la porte du cachot et disparaissent avec l'abbé. Alerté par le bruit l'ivrogne s'agite, pousse des sons incompréhensibles, se retourne et se rendort.

SCÈNE VI

AGNÈS, PHILIPPE, LACLOS, GRACE, ROMAIN.

Le cachot s'entrouvre et s'agrandit aux dimensions d'un désert plat et ocre rouge sur lequel sont disposés quelques éléments (fauteuil, guéridon) des décors antérieurs. Les personnages entrent un par un, vêtus comme ils l'étaient lors de leur dernière apparition, et s'installent chacun auprès d'un élément du décor. Philippe parlera comme en rêve, avec distanciation, de manière à ce que le spectateur comprenne qu'il s'agit de paroles qu'il se remémore intérieurement dans l'angoisse et qui prennent un tour phantasmatique.

AGNÈS – Je ne veux pas qu'il soit malheureux. Reconnaissez-le ! Vous me l'avez promis. Chaque jour vous me le promettez.

PHILIPPE – Je ne céderai pas.

LACLOS – C'est elle qui pliera. Soyez-en assuré.

GRACE – Presque toutes vos femmes sont devenues folles. À quoi cela sert-il d'aimer ?

PHILIPPE – À rien. À rien du tout qu'à passer le temps !

ROMAIN – J’apporte à Monseigneur le livre d’heures de son altesse, le duc de Penthièvre. Il le lisait encore à la veille de sa mort.

GRACE – J’ai vu hier le fils de la costumière du Palais-Royal. Elle s’est pendue. Oui, pendue dans son grenier !

AGNÈS – Il sera chevalier, le chevalier de Saint-Pol. Il vous ressemble, surtout quand il rit.

PHILIPPE – Ne me le montrez pas ! Je ne veux pas qu’il m’appelle papa !

LACLOS – Elles réclament après ; on les quitte toujours trop tard.

AGNÈS – Il est le fruit de notre amour. Vous êtes son père et je suis votre femme.

PHILIPPE – Vous m’ennuyez. Vous m’ennuyez trop sou-vent, ô ma maîtresse adorée !

GRACE – Souvent, vous m’avez dit que vous m’adoriez mais vous préféreriez ces garces que je vous procurais.

ROMAIN – Le duc de Penthièvre redoutait la vue de Monseigneur mais il priait pour lui.

GRACE – Je partirai en Écosse chez mes oncles Stair. Je retrouverai ma jeunesse, les buissons d’aubépine et mes poneys Shetland.

AGNÈS – Je l’ai mis en nourrice. Mais il n’est pas de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PHILIPPE – J’aurai des recommandations à vous faire... Vous vous souviendrez bien de tout ?

L’ABBÉ – Je n’oublierai rien. Je vous le promets.

PHILIPPE – Vous continuerez à m’instruire... Je n’écouterai que vous.

L’ABBÉ – Il y a quelqu’un qui dit ces choses mieux que je ne le saurais. Je ne savais pas si je pourrais, si j’oserais... C’est un petit livre... Je le porte toujours sur moi. *Il sort de sa poche un livre identique à celui que Romain tendait à Philippe dans la scène précédente.* Ce sont les lettres de Catherine de Sienne... certains passages... en ces circonstances...

PHILIPPE – Lisez mon père. Ce prisonnier, je crois, s’appelait Tullio.

Des pas pesants se font entendre. La porte du cachot s’ouvre largement. Apparaissent les deux gendarmes qui se placent à droite et à gauche de la porte. Réveillé, l’ivrogne se dresse sur son séant et se met à crier.

L’PIVROGNE – Non, non ! Grâce ! Laissez-moi !

LPE PREMIER GENDARME – Ferme ta gueule ou on t’emmène avec lui.

PHILIPPE – *Tandis que l’ivrogne, tranquilisé, le regarde muet, se tourne vers les gendarmes.* Je suis à vous, messieurs. Permettez que je m’apprête. *Il revient alors à l’abbé.* Ce jeune homme était accusé d’un crime qu’il n’avait pas commis. Mais moi, j’ai contribué à la mort d’un innocent. Lisez, monsieur

l'abbé

Il va lentement prendre sur la caisse où il était jeté, son habit à collet, le pose sur ses épaules et en sort une boîte à poudre. Les gendarmes se taisent. Impassible et dressé de toute sa taille au milieu de la scène, il commence calmement à se poudrer.

L'ABBÉ – D'une voix d'abord mal assurée, puis plus forte, lit la lettre de Catherine de Sienne à Tullio. Sa voix est bientôt remplacée par une autre voix qui s'enfle jusqu'à devenir imposante et à remplir toute la salle, soutenue peu à peu par une musique symphonique, celle, par exemple, du Requiem de Fauré.

« Je suis allée visiter celui que vous savez. Il reçut de ma visite tant de consolation et de soulagement qu'il se confessa et qu'il se prépara fort bien. Sa volonté était maintenant accordée et soumise à la volonté de Dieu. Une seule crainte l'agitait : celle de n'être pas assez courageux au moment suprême. Je lui dis : "Mon doux frère, c'est bientôt que nous serons aux noces. Je t'attends sur les lieux de la justice". Alors, son cœur abandonna toute crainte...

Je l'attendis donc sur le lieu du supplice. Je l'attendis et je priais continuellement. Il n'arriva pas avant que je n'eusse concentré en moi et élevé toutes les forces de mon âme. Je priai, j'adjurai. Je dis : "Marie", car je voulais cette grâce : qu'au moment fatal il fût rempli de la lumière, de la paix du cœur, et que mon âme le vît retourner à son principe.

Enfin, il arriva, doux comme un agneau. Dès qu'il me vit, il commença à sourire. Il voulut que je lui fisse le signe de croix. Le signe fait, je dis : "Baisse-toi, mon doux frère, bientôt tu goûteras la vie qui dure". Il se baissa avec une grande douceur. Sa bouche ne cessait de murmurer : "Jésus". C'est pendant qu'il

prononçait ce nom que je reçus sa tête dans mes mains. Alors, le regard fixé dans la divine bonté, je dis : “Je veux.” Aussitôt, je vis Dieu et homme, comme on voit la clarté du soleil. Son côté était ouvert et il y recevait le sang du supplicié dans le feu de sa divine charité. Dès qu’il eut reçu ce sang, il reçut l’âme qu’il plaça dans ce refuge qu’est son côté ouvert et plein de miséricorde. Au moment où elle pénétrait dans son flanc, Dieu tourna les yeux de sa miséricorde vers elle. Ainsi elle fut reçue par la puissance de Dieu. Et le Fils, la sagesse, le Verbe incarné lui donna et lui fit partager cet amour crucifié pour lequel il mourut si douloureusement et si ignominieusement, afin d’accomplir l’obéissance du Père au profit du genre humain. »

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

AVANT-PROPOS

ACTE PREMIER

Scène I

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

ACTE DEUXIÈME

Scène I

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII